

par sa robe aux énormes déchirures; mais les lettres symboliques sont complètement déformées.

Les manuscrits de Paris, B. N., *latin* 9323, fol. 1 r<sup>o</sup>, et *français* 1949, fol. 4 v<sup>o</sup>, contiennent chacun l'image de Boèce couché, visité par les Muses et par Philosophie. Dans la miniature du premier (Pl. 55, fig. 2), qui est plus grande et plus soignée, Philosophie s'avance au premier plan, nantie de tous ses attributs. Le *P* et le *T* de l'échelle des degrés forment sur sa robe deux anneaux décoratifs. Deux Muses — sans doute les Muses poétiques — s'en vont à son approche, passent la porte sans hâte et se dirigent vers le joli jardin en bordure d'une abside, qui forme le côté droit du tableau. Deux autres Muses, qui se tiennent au chevet de Boèce, sont sans doute les Muses philosophiques qui les remplacent.

Les deux manuscrits dont nous avons comparé les premières pages <sup>1</sup>, ceux de Londres, B. M., *Harley* 4335, et Paris, B. N., *latin* 6643, présentent encore pour cette scène une grande similitude (Pl. 56-57). On voit au folio 24 r<sup>o</sup> du *Parisinus*, comme au folio 27 r<sup>o</sup> de l'*Harleianus*, un nombre inusité de femmes, massées en arc de cercle au côté droit de l'image. Ici et là, le lit où gît Boèce est mis en valeur devant un fond de draperie. Mais le personnage principal change d'allure. Dans le manuscrit le plus ancien, l'*Harleianus*, Philosophie est une longue et mince figure claire, debout à côté de livres posés à plat sur le lit; elle n'a ni sceptre ni couronne et paraît une apparition irréelle que Boèce endormi ne regarde pas. Dans le *Parisinus*, le peintre a soigneusement indiqué les déchirures de la robe dont le brocart est parsemé de quantité de  $\Pi$  et de  $\Theta$ . Philosophie porte à deux mains un long sceptre; une haute couronne ceint son front; son allure évoque cependant une femme en chair et en os, comme ses sept suivantes qui figurent les arts libéraux. Le peintre s'est probablement inspiré du manuscrit de Londres pour sa composition; mais son esprit érudit et son mode de peinture n'ont pas conservé la poésie du modèle.

Les illustrations allemandes de la *Consolation* semblent plus rares que les françaises. Le manuscrit de Berlin, *Codices electorales* (Rose, n<sup>o</sup> 1025), *latinus* fol. 25, conservé aujourd'hui à la bibliothèque de Tübingen, date de 1485 et contient cinq grandes miniatures, chacune en tête d'un des cinq Livres de la *Consolation*, qu'accompagne le commentaire du Pseudo-Thomas d'Aquin. L'artiste représente un intérieur, toujours le même, très austère : fenêtres grillagées, meubles rustiques. Boèce barbu, coiffé d'un chapeau, porte chaque fois le même manteau à col de fourrure. Les gestes, les poses, les expressions, les costumes des divers personnages sont empreints de raideur.

Toute la fantaisie réside dans les phylactères interminables, aux sinuosités baroques, qui s'enroulent jusque dans les marges où ils forment bordure. Chaque scène est expliquée ainsi par un long extrait du texte de la *Consolation*, et l'instinct dépeint est on ne peut plus précis.

La première de ces miniatures se trouve au folio 86 v<sup>o</sup> (Pl. 58). Dans une mandorla au coin supérieur droit, Philosophie apparaît, nantie de tous ses

1. Voir ci-dessus, p. 88.

attributs allégoriques. Une inscription est disposée en guise d'échelle montant du *P* au *T* le long de la robe; les échelons sont les divers arts libéraux; on lit, semble-t-il :

gra<mmatica>	loquitur
dia<lectica>	uera docet
rhe<torica>	uerba ministrat
mu<sica>	canit
ari<thmetica>	numerat
ge<ometria>	ponderat
ast<ronomia>	colit astra.

Philosophie reparaît au coin inférieur gauche, assise cette fois au pied du lit de Boèce, sous forme d'une dame élégante au maintien strict, au front épilé qu'enserme une résille surmontée d'une mince couronne. Elle n'a pas l'air d'apostropher les Muses alignées en face d'elle, de l'autre côté d'une table ronde; pourtant le phylactère indique la teneur de son discours : « Quis, inquit, has scenicas meretriculas ad hunc egrum permisit accedere, que dolores eius non modo fouerent <n>ullis remediis, verum dulcibus insuper alerent venenis? Abite potius, Syrenes usque in exicium dulces meisque eum Musis curandum relinquit » (I, *pr.* 1, 25-27; 33-36, p. 2-3). Chacune des trois Muses discourt également. La première dit :

Hic quondam celo liber aperto  
suetus in ethereos ire meatus  
cernebat rosei lumina solis (I, *metr.* 2, v. 6-8, p. 3).

La seconde déclare, la main sur le cœur :

Intempestiui funduntur vertice cani  
et tremit effeto corpore laxa cutis (I, *metr.* 1, v. 11-12, p. 1).

La troisième s'exclame :

Mors hominum felix que se nec dulcibus annis  
inserit et mestis sepe vocata venit (I, *metr.* 1, v. 13-14, p. 1).

Mais elles ne tardent pas à obéir à l'injonction de Philosophie, et on les revoit l'instant d'après, en train de vider les lieux par la porte de droite.

Un miniaturiste de l'école ganto-brugeoise a préféré à l'allégorie froide une scène animée et réaliste. On voit au folio 1<sup>ro</sup> du manuscrit 10474 de la Bibliothèque royale de Bruxelles Philosophie brandissant son livre et son sceptre d'un geste courroucé (Pl. 59). Les Muses poétiques, au nombre de quatre, fuient à reculons avec force gestes : deux d'entre elles joignent les mains comme pour demander grâce. Philosophie porte la couronne; sa cape est doublée d'hermine; à sa ceinture pend l'échelle des degrés, représentée comme une chaîne terminée aux deux bouts par les lettres *P* et *T*; mais par erreur le *P* a été peint en haut, le *T* en bas. Le visage de Boèce sous le bonnet de nuit paraît piteux.

Les miniatures les plus tardives ont été peintes à pleine page sur des folios réservés de deux incunables jumeaux exécutés par l'illustre Antoine Vérard pour Charles VIII. Ces incunables contiennent la traduction en prose et en vers

Paris, B. N., *français* 1098 (Pl. 80, fig. 1-2). L'iconographie est semblable, mais le miniaturiste du *Parisinus* semble avoir compliqué les tableaux et ajouté une inscription.

Aux folios 21 r<sup>o</sup> du manuscrit de New York, et 20 v<sup>o</sup> du manuscrit de Paris, l'image est divisée en deux tableaux : à gauche, un intérieur où Philosophie parle à Boèce; à droite, la roue de Fortune dressée devant un mur à créneaux; cette roue est peinte de biais, sur un treuil aux montants obliques. Fortune, à droite, porte une longue tresse sur le dos et tourne une manivelle; sa robe est garnie d'hermines. Les fautes de perspective dans le dessin de la roue et de la manivelle sont frappantes.

Au sommet de la roue trône le roi habituel; le personnage ascendant est un gentilhomme en justaucorps et chausses, avec des souliers à la poulaine et un chapeau à plume; le même se retrouve à droite, dévalant et affalé, la tête entre les bras, quoiqu'il n'ait pas perdu sa couronne; tout en bas il tombe à la renverse et son chapeau roule sur le sol. Il est clair que le peintre du *Parisinus* copie la miniature du manuscrit de New York; non seulement sa composition est moins bien ordonnée, mais il a mal calculé ses dimensions, si bien que la tête du roi se trouve coupée par la bordure du haut. Sur les deux miniatures figure à gauche la même scène d'intérieur : personnages et accessoires; le feu flambe dans la cheminée surmontée d'une statuette de la Vierge. Le miniaturiste du *Parisinus* a inscrit en lettres d'or au-dessus de Boèce : « Se ie t'y bien entendu. »

Le peintre allemand du manuscrit de Berlin, *lat. fol. 25*, voulait, au folio 107 r<sup>o</sup>, illustrer le Livre II de la manière la plus précise (Pl. 81). Pour la scène du bas il s'est inspiré de la première prose, où Philosophie déclare : « Adsit igitur rhetoricae suadela dulcedinis, quae tum tantum recta calle procedit cum nostra instituta non deserit, cumque hac Musica laris nostri uernacula nunc leuiores nunc grauiores modos succinat » (II, *pr.* 1, 19, p. 18). Il nous montre donc Philosophie, Rhétorique et Musique s'entretenant avec Boèce. Musique se contente de jouer de l'orgue portatif, mais les deux autres s'expriment au moyen de phylactères. Philosophie dit : « Si penitus egritudinis tue causas habitumque cognoui, fortune prioris affectu desiderioque tabescis. Cuius si naturam, mores ac meritum reminiscare, nec habuisse in ea pulcrum aliquid nec amisisse cognosces. Sed tempus est haurire te aliquid ac degustare molle atque jocundum. Assit igitur rethorice suadela dulcedinis... » (II, *pr.* 1, 2-19, p. 17, avec des coupures). Rhétorique déclare : « Sapiencia sine eloquencia parum prodest. Eloquencia vero sine sapiencia multum obest », phrase qui n'est pas tirée de la *Consolation*. Boèce prête l'oreille à ces propos.

Au-dessus, le peintre a soigneusement disposé trois petits tableaux, l'un ovale entre deux rectangulaires, commentés chacun par un texte. Dans le médaillon central se détache Fortune, les yeux bandés, le sceptre dans sa main droite; elle s'appuie de la gauche sur une roue très petite où se distinguent pourtant trois personnages, avec les inscriptions : « Regnabo. Regno. Regnau. » A la périphérie du médaillon court une inscription qui forme cadre : « Equo animo tol[er]eres oportet quidquid intra fortune aream geritur, cum semel iugo eius colla submi-

seris » (II, *pr.* 1, 43, p. 18). Le dernier mot est suivi du monogramme « SLY » ou « LYS », signature probable d'un artiste nommé Sly ou Slyter ou Sluter ou Lys<sup>1</sup>. Dans le rectangle de gauche trois vaisseaux aux voiles gonflées sont commentés par l'inscription : « Si ventis vela committeres, non quo voluntas peteret, sed quo flatus impelleret promoue[re]res » (II, *pr.* 1, 48, p. 18). Dans le rectangle de droite, une main dessinée au-dessus de champs porteurs de moissons tient un phylactère qui explique : « Si aruis semina crederes, feraces inter se annos sterilesque pensares. Fortune te regendum dedisti, domine moribus oportet obtemperes » (II, *pr.* 1, 49, p. 18).

Notons l'originalité d'un tel mode d'illustration. Cet art intellectuel tranche sur les usages des miniaturistes contemporains. De même, sur le manuscrit de Paris, B.N., *français* 19137, fol. 1 r<sup>o</sup>, Boèce à son pupitre est figuré comme de taille intermédiaire entre Fortune et les petits hommes qu'elle fait tournoyer (Pl. 82, fig. 1).

La miniature du manuscrit de Paris, B. N., *français* 24307, fol. 35 v<sup>o</sup>, montre, par contraste, que l'image de Fortune au double visage, actionnant une roue, était familière aussi aux miniaturistes les moins habiles et les plus pressés (Pl. 82, fig. 2).

La page somptueuse du manuscrit ganto-brugeois de Paris, B. N., *néerlandais* 1, fol. 58 v<sup>o</sup>, est-elle une réussite ? L'artiste est rompu aux difficultés du métier ; il connaît les problèmes de perspective, l'art des drapés, la manière de faire valoir la matière de chaque objet. En dépit de cette maîtrise ou à cause d'elle, il a réduit le symbole aux dimensions d'un meuble installé dans une encoignure. Les quatre personnages qui glissent autour de la roue ont l'air d'acrobates de kermesse (Pl. 85). Le peintre connaît pourtant la tradition, puisqu'il a inscrit sur les phylactères et traduit en néerlandais les mots traditionnels depuis le temps lointain du manuscrit du Mont Cassin.

Ce peintre flamand a été mieux inspiré par le personnage de Fortune, dressée derrière la roue qu'elle manœuvre. Il lui donne un visage double aux yeux fermés, au front haut et bombé, surmonté d'une coiffe de dentelle. Il l'a dotée de deux ailes et rejoint ainsi la tradition de l'Antiquité<sup>2</sup>. Cette figure prend un air étrange, fou, hors la vie, qui convient parfaitement au sens de l'allégorie.

Les illustrateurs des deux exemplaires du temps de Charles VIII (Paris, B. N., Réserve 488, fol. XXXIX v<sup>o</sup>, et Musée du Petit Palais, collection Dutuit, n<sup>o</sup> 114) se sont contentés, en tête du Livre II, de peindre Fortune à droite de Boèce (Pl. 83-84). Dans la miniature de la Bibliothèque Nationale, le peintre s'est souvenu du double profil, qui se remarque sous le casque bleu et or ; somptueusement vêtue d'habits ornés d'hermine, Fortune lève la main droite, index tendu. Boèce enchaîné sur son lit pleure, tandis que Philosophie le console par sa prosopopée de Fortune, comme l'indique le phylactère : « Vellem autem pauca uerbis ipsius

1. Tous ces noms figurent chez E. BÉNÉZIT, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, nouv. éd., Paris, 1948 et suiv.

2. Voir ci-dessus, p. 133, n. 3.

de la richesse, de la noblesse et de la gloire militaire<sup>1</sup>. Au-dessus du paysage de fond, Dieu le Père apparaît dans une gloire; il tient de la main gauche une sphère surmontée d'une croix.

La richesse et les plaisirs sont figurés en tête du Livre III dans les deux exemplaires du temps de Charles VIII (Pl. 95-96). Sur le folio LVIII<sup>ro</sup> de l'incunable de Paris, B. N., Réserve 488, Philosophie donne la main à Boèce enchaîné, et maudit la gloire en disant : « Quam fallax sepe, quam turpis est » (III, *pr.* 6, 1, p. 45). De chaque côté du lit, plusieurs personnages figurent richesse et plaisir; l'un, en robe courte, compte des pièces d'or. Sur l'exemplaire de la collection Dutuit le cupide est un homme d'âge mûr en robe longue; près de ses pièces d'or il palpe des tissus précieux, visiblement par référence au paragraphe de la *Consolation* : « Iam uero pulchrum uariis fulgere uestibus putas » (II, *pr.* 5, 41, p. 27). Dans l'un et l'autre tableau le voluptueux apparaît comme un freluquet qui enlace et baise une jeune femme.

D'autres miniaturistes ont préféré figurer, en tête du Livre III, l'extirpation des faux biens, qui était exprimée à cette place de la *Consolation* par plusieurs métaphores agricoles.

Dans le manuscrit de Berlin, *lat. fol.* 25, folio 127<sup>vo</sup> (Pl. 94), la scène principale montre Boèce assis devant un livre ouvert où se lit : « Jam cantum | illa fi | nierat, | cum me | audien | di aui | dum stu | pentemque » (III, *pr.* 1, 1, p. 37). Boèce déclare à Philosophie, au moyen d'un long phylactère : « O, inquam, summum lassorum solamen animorum, quam tu me vel sententiarum pondere uel canendi eciam iocunditate refovisti! Remedia que paulo ante acriora esse dicebas, non modo non perhorresco, sed audiendi audius uehementer efflagito » (III, *pr.* 1, 3-8, p. 37, avec une coupure). Philosophie assise à son côté lui répond : « Talia sunt quippe que restant ut degustata quidem mordeant, interi<u>s autem recepta dulcescant » (III, *pr.* 1, 11, p. 37). Elle poursuit au moyen d'un autre phylactère :

Tu quoque falsa tuens bona prius

incipi colla iugo retrahere :

Vera dehinc animum subierint (III, *metr.* 1, 11-13, p. 38).

En haut et à droite on aperçoit dans un même médaillon trois scènes qui illustrent le début du même mètre :

Qui serere ingenuum uolet agrum

liberat arua prius fruticibus,

falce rubos filicemque resecat,

ut noua fruge grauis Ceres eat.

Dulcior est apium mage labor

si malus ora prius sapor edat.

1. *Ibid.*, III, *pr.* 2, 40, p. 39 : « Habes igitur ante oculos propositam fere *formam felicitatis* humanae : opes; honores, potentiam, gloriam, uoluptates... Diuitias, dignitates, regna, gloriam uoluptatesque desiderant ». Cf. III, *pr.* 9, 1, p. 49 : « mendacis *formam felicitatis* »; III, *metr.* 9, 5, p. 52 : « summi *forma boni* »; III, *pr.* 10, 1, p. 52 : « perfecti *boni forma* »; IV, *pr.* 1, 27, p. 65 : « uerae *formam beatitudinis* ».

Gratius astra nitent ubi Notus  
 desinit imbriferos dare sonos.  
 Lucifer ut tenebras pepulerit  
 pulchra dies roseos agit equos (III, *metr.* 1, v. 1-10, p. 37).

L'on voit donc deux hommes débroussailler à la faux un sol en friche; à leur droite, un autre déguste du miel; au-dessus d'eux Lucifer se lève. Deux phylactères portent les vers 5-6 et 9-10, correspondant aux deux dernières scènes, selon la méthode chère à ce peintre allemand.

La scène suggérée par les quatre premiers vers inspire seule, au contraire, deux illustrateurs flamands (Pl. 97-98). Le beau manuscrit de Paris, B. N., *néerlandais* 1, fol. 116 v<sup>o</sup>, dont nous avons parlé à plusieurs reprises<sup>1</sup>, montre à l'avant-plan d'un paysage typiquement flamand trois paysans qui travaillent: le premier conduit la charrue, le second sème, le troisième fauche les blés; les personnages, les chevaux, l'instrument aratoire sont peints avec un grand souci du détail, qui traduit de manière excessivement réaliste ce passage symbolique de la *Consolation*. Ici Boèce, assis dans un large fauteuil, et Philosophie debout, son sceptre dans la main droite, un livre ouvert devant elle, contemplant comme d'une loggia la scène qui se déroule à leurs pieds.

Nous verrions volontiers dans cette illustration l'influence des calendriers enluminés au début des livres d'heures et des bréviaires de l'époque. Familiarisé avec les scènes champêtres et les divers travaux des mois, le miniaturiste a sans doute eu recours, pour illustrer une allégorie difficile, à une image toute faite. Cette composition, qui paraît au premier abord originale, est au contraire une solution de facilité.

La même image est reprise par l'auteur des miniatures qui furent peintes sur folios réservés dans l'incunable de Paris, B. N., *Réserve*, 389, imprimé à Gand en 1485 (Pl. 98). Ces miniatures paraissent postérieures à la date de l'édition, au moins les trois dernières dont la finesse d'exécution, la luminosité, l'éclat et l'harmonie des couleurs supportent la comparaison avec le fameux Bréviaire Grimani<sup>2</sup>.

Au folio XCIX r<sup>o</sup>, toutes les proportions sont respectées; Boèce et Philosophie conversent; leurs attitudes, leurs visages paraissent empreints de spiritualité. Boèce est assis, le visage encadré par une barbe et des cheveux soyeux, les yeux grand ouverts et pleins de gravité; ses mains sont jointes pour la prière. Philosophie a retrouvé ses attributs symboliques: une sorte de diadème tient lieu de couronne; elle porte de la main gauche le sceptre, de la droite le livre; l'échelle des degrés est peinte sur sa robe et en épouse les plis; les lettres *P* et *T* brodées apparaissent à l'ourlet et à l'encolure; sur chacun des sept échelons se lisent en fines lettres blanches les noms des arts libéraux.

1. Voir ci-dessus, p. 89 et 151.

2. P. DURRIEU, *La miniature flamande au temps de la cour de Bourgogne*, Paris-Bruxelles, 1921, p. 61-62 et pl. XLIX.

semble argumenter devant un large cercle d'auditeurs qui affluent, aux traits réalistes, aux postures variées. En réalité, comme montre l'inscription du *Parisinus* : « O gowerneresse de vraie lumiere », il invoque Philosophie et leur transmet ses enseignements qui reflètent la lumière divine<sup>1</sup>. De fait, le personnage féminin de Philosophie, figuré à gauche, est le point de mire de tous les regards.

Le peintre du *Parisinus* a fâcheusement ajouté un auditeur en tenue de voyageur, adossé à une colonne. La composition s'en trouve affaiblie, car Philosophie est ainsi coupée des autres personnages et son geste perd toute portée.

Vers l'an 1460, le décorateur du manuscrit de Londres, B.M., *Add.* 10341, fol. 113 v<sup>o</sup>, a placé, sans aucun motif précis, la scène de prière en tête du Livre V, non sans grandiloquence (Pl. 103, fig. 1). Boèce et Philosophie sont assis face-à-face. Le premier, sur un petit banc, a laissé sa lecture et croise les bras dans une attitude recueillie. Philosophie, qui emplit à droite une chaire spacieuse, lit dans un grand livre ouvert sur ses genoux, et inspire la prière de Boèce par un enseignement autoritaire, comme montre son index droit levé; de la main gauche elle tient sur l'épaule un sceptre au fleuron démesuré. Une cloison tripartite délimite la scène. Au centre, juste au-dessus du livre de Boèce ouvert sur un haut pupitre, le peintre a représenté la Trinité auréolée de langues de feu. Selon l'iconographie de l'époque, trois figures identiques, toutes nimbées, siègent enveloppées dans un manteau unique; celle du centre est le Christ, car elle tient un calice surmonté d'une hostie; à ses côtés, les deux autres lèvent la main comme pour concélébrer. Le fond de la « gloire » et du tableau est fait de figures d'anges peints en demi-teinte, serrés les uns contre les autres. L'artiste a juxtaposé ici à l'entretien entre Philosophie et Boèce une image cent fois reprise dans les livres d'heures contemporains.

Dans le manuscrit de Paris, B.N., *français* 1098, fol. 96 v<sup>o</sup>, du xv<sup>e</sup> siècle, l'image de Boèce en prière ouvre également le livre V (Pl. 103, fig. 2). Cette fois il se découvre respectueusement pour adorer, selon l'enseignement de Philosophie, Dieu le Père qui porte la tiare pontificale et le globe impérial. La « gloire » dans laquelle apparaît la divinité respandit de rouge, de jaune et d'or, et fait contraste avec la simplicité du paysage paisible d'eaux, de prés et d'architectures.

On voit que les artistes, pour peindre la prière de Boèce et Philosophie, ont tantôt recouru à des formules toutes faites, tantôt inventé une mise en scène originale. Il faut retenir surtout à cet égard, la curieuse miniature du manuscrit de l'Institut.

## II. — LES PERSÉCUTEURS IMPUNIS (IV, *pr.* 1)

Ce sujet n'est traité que trois fois par les illustreurs, toujours en tête du Livre IV.

Le peintre du manuscrit de Berlin, *lat. fol.* 25, folio 156 r<sup>o</sup>, a imaginé en 1485

1. BOÈCE, *Cons. Ph.*, IV, *pr.* 1, 4, p. 64 : « O, inquam, ueri praeuia luminis, quae usque adhuc tua fudit oratio, cum sui speculatione diuina tum tuis rationibus inuicta patuerunt. »

une composition fort complexe; mais il l'éclaire en insérant dans l'image de longs morceaux du texte boécien. En bas, deux phylactères géants, malaisément lisibles en raison de leurs replis innombrables, expriment le sujet de l'entretien entre Boèce et Philosophie (Pl. 106). Boèce dit : « O, inquam, veri previa luminis, que usque adhuc fudit tua oratio cum sui speculacione diuina tum tuis racionibus inuicta patuerunt. Sed ea ipsa est uel maxime (!) nostri causa meroris, quod cum rerum bonus rector existat, vel esse omnino mala possint vel impunita pretereant » (IV, *pr.* 1, 4-10, avec une coupure).

Philosophie réplique : « Esset, inquit, infiniti stuporis omnibusque horribilius monstris si, uti tu estimas, in tanti velut patrisfamilias dispositissima domo vilia vasa colerentur, pretios[issim]a sorderent » (IV, *pr.* 1, 17-20, p. 65).

L'entretien roule donc sur l'aporie principale traitée au Livre IV : Pourquoi les méchants triomphent-ils? Du reste, le livre ouvert posé devant Boèce laisse apercevoir l'incipit de ce Livre IV : « Hec cum Philosophia dignitate ».

La partie supérieure du tableau commente en images les différents modes de persécution des justes par les pervers. Au centre, un tyran entouré de ses conseillers rend ses sentences, que des bourreaux exécutent sous forme de supplices variés. A gauche, un condamné est décapité; au centre, trois victimes gisent, assommées à coups de hallebardes; à droite, une autre, à genoux mains jointes, est poussée dans un fleuve d'où émergent les têtes d'autres noyés. Plus bas, des paysans sont emmenés en captivité, précédés de leur bétail, et laissent derrière eux leur église en flammes.

Mais au coin supérieur droit, bordé par un nuage, un ange proclame qu'en ce lieu céleste règne le roi des rois :

Hic regum sceptrum dominus tenet  
orbisque habenas temperat  
et uolucrum cursum (!) stabilis regit  
rerum coruscus arbiter (IV, *metr.* 1, 19-22, p. 66).

L'altération de *currum* en *cursum* paraît volontaire, parce que le char ailé, dans la *Consolation*, rappelle de trop près celui du grand Jupiter<sup>1</sup>. Au-dessus d'un groupe d'élus, un autre phylactère exprime leur pensée :

Hec, inquam (!), memini, patria est michi,  
hinc ortus, hic sistam gradum (*Ibid.*, v. 25-26).

*Inquam* est une altération ingénieuse pour *dices*. On voit combien cet artiste est prolix. Il a voulu faire tenir trop de choses en une seule image.

Les miniaturistes du temps de Charles VIII (Paris, B.N., Réserve 488, fol. XCII v<sup>o</sup>, et Petit Palais, collection Dutuit, 114) ont choisi le même sujet, mais le présentent sous une forme plus simple. De part et d'autre de Boèce enchaîné sur son lit, des hommes d'armes casqués exercent leurs sévices; l'un joue de la dague, deux autres assomment à coups de poings. Philosophie commente la scène en disant : « Mali regnant et prosperantur » (Pl. 104-105). D'une fenêtre

1. PLATON, *Phèdre*, 246 e.



haute le Christ apparaît et proclame : « Beati qui persecutionem patiuntur propter iusticiam » (*Matth.* V, 10). Cette scène dramatique est moins froide que les autres illustrations boéciennes des mêmes artistes.

### III. — LES SCÈNES MYTHOLOGIQUES

Boèce s'est plu, notamment dans ses poèmes, à narrer des légendes antiques, qu'il interprète d'ordinaire en un sens allégorique et moral. Un petit nombre d'artistes ont été attirés par cet aspect mythologique.

Le plus remarquable, à cet égard est l'illustrateur du manuscrit de Paris, B.N., *lat.* 11856, de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, exécuté pour Louis II d'Anjou (1384-1417), prince humaniste et bibliophile<sup>1</sup>. Il a peint successivement, au Livre III, la révolte des Géants et la descente d'Orphée aux Enfers; au Livre IV, l'épisode d'Ulysse et Circé, puis le sacrifice d'Iphigénie, l'aveuglement de Polyphème et les travaux d'Hercule; enfin au Livre V, la légende de Tirésias (Pl. 107-116). Son inspiration peut provenir parfois de manuscrits illustrés de Virgile, mais il fait preuve aussi d'un talent personnel : composition animée, couleurs brillantes et nuancées, modelé des corps, dessin habile des navires.

Au Livre III, Philosophie, pour convaincre Boèce que la force brutale ne peut rien contre le ciel, rappelait la tentative des Géants qui furent refoulés par le dieu suprême<sup>2</sup>. Nous voyons sur l'image cinq Géants aux cheveux et à la barbe hirsutes, gesticulant vainement parmi des rochers, et vaincus à demi déjà (Pl. 108, fig. 2). Un petit personnage semble les narguer d'en haut, par-dessus une muraille.

Plus loin, Philosophie narre longuement la catabase d'Orphée pour conclure que, comme il perdit Eurydice, de même tout homme qui regarde vers les Enfers perd les biens supérieurs qu'il emporte<sup>3</sup>. Ce chant fit l'objet de longs commentaires mythologiques sur les Enfers païens; l'artiste a voulu l'illustrer en images au folio 82 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>. Au recto, quatre scènes se succèdent de haut en bas; au verso, deux autres encore. Orphée, reconnaissable à son chapeau très spécial et à l'instrument dont il joue, se tient à gauche sur chaque scène, immobile en dépit de tous les supplices infernaux qui se déroulent à sa vue; ses vêtements amples et souples soulignent sa corpulence. Dès qu'il a franchi la porte infernale — dont le texte

1. Cf. W. BRADLY, *A Dictionary of Miniaturists...*, t. I, London, 1899, p. 46.

2. BOÈCE, *Cons. Ph.*, III, *pr.* 12, 59, p. 61 : « Accepisti, inquit, in fabulis lacescentes caelum Gigantas; sed illos quoque, uti condignum fuit, benigna fortitudo disposuit. »

3. *Ibid.*, III, *metr.* 12, 52, p. 64 :

Vos haec fabula respicit  
quicumque in superum diem  
mentem ducere quaeritis;  
nam qui Tartareum in specus  
uictus lumina flexerit,  
quicquid praecipuum trahit  
perdit dum uidet inferos.

Tout ce poème sur Orphée fut paraphrasé par RADBERT, *Vita Adalhardi*, 84, P.L., t. CXX, 1550. Cf. G. MATHON, *Pascase Radbert et l'évolution de l'humanisme carolingien*, dans *Corbie, abbaye royale*, Lille, 1963, p. 144.

Même motif sur le manuscrit de Berlin, *lat.*, fol. 25, fol. 179 r<sup>o</sup> (Pl. 129). Fidèle à sa méthode habituelle, le peintre « ouvre » une vision dans la partie supérieure de la cellule où Boèce et Philosophie conversent au moyen de phylactères, de part et d'autre d'une table ronde. Boèce dit : « Recta quidem, inquam, exhortatio tuaque prorsus auctoritate dignissima, sed quod tu dudum de providentia questionem implicatam (*sic!*) esse dixisti re experior. Quero enim an esse aliquid omnino et quidnam esse casum arbitrere (V, *pr.* 1, 2-6, p. 88). Philosophie répond : « Si aliquis euentum temerario motu nullaque causarum connexion (*sic!*) productum casum esse diffiniat (*sic!*), nichil omnino casum esse confirmo. Quis enim cohercente in ordinem cuncta Deo locus esse ullus temeritati reliquus potest? » (V, *pr.* 1, 16-22, p. 88, avec une coupure). Sur les feuillets ouverts devant eux on lit deux fois l'incipit du livre V : « Dixerat oracionisque ».

Au-dessus d'eux un paysan bêche, et vient de découvrir un coffret. Derrière lui s'étend un paysage où le peintre a voulu assembler des rochers, un château fort, une boucle de fleuve où quatre lourdes nefs semblent s'acheminer vers la mer. Le phylactère qui cerne le coin supérieur droit explique :

« Fors patitur frenos ipsaque lege meat » (V, *metr.* 1, 12, p. 90).

Le miniaturiste flamand du manuscrit de Paris, B. N., *néerlandais* 1, fol. 318 v<sup>o</sup>, reste fidèle à ses hautes architectures habituelles et à ses personnages d'aspect théâtral (Pl. 130). Ici, la découverte du trésor tient la place la plus importante dans l'image. Deux terrassiers, dont le costume est très minutieusement décrit, armés chacun d'une bêche défendent un pavement dans la rue d'une ville : des pièces d'or apparaissent au fond du trou. D'une chambre surélevée comme une scène, Philosophie montre de son sceptre à Boèce assis près d'elle les tâcherons en train de faire leur découverte. Sa robe aux deux lettres *P* et *T* inscrites sur l'ourlet et à l'encolure, avec l'échelle des degrés suggérée plutôt que dessinée, aident le lecteur à identifier ce personnage.

La peinture collée sur l'incunable de Paris, B. N., Réserve, 389, fol. CCLXXXV r<sup>o</sup>, représente aussi Philosophie instruisant Boèce. A gauche, à l'avant-plan d'un charmant paysage vallonné, un agriculteur fouille le sol qui recèle des pièces d'or (Pl. 131).

### III. — LA PRESCIENCE DIVINE (V, *pr.* 6)

En tête du Livre V, on ne s'étonne pas de trouver, dans le manuscrit de Paris, B. N., *français* 809, fol. 82 r<sup>o</sup>, une illustration originale, comme il est fréquent dans ce manuscrit<sup>1</sup>. Le sujet est unique en son genre, à notre connaissance (Pl. 132) : « Prescience diuine » est figurée comme une dame dans un belvédère; elle regarde évoluer les humains et voit à l'avance, comme si c'était du

1. Voir ci-dessus, p. 149.